

Les renseignements généreux

production et diffusion de brochures pédagogiques

Notre collectif réalise des brochures qui se veulent concises et pédagogiques sur des sujets qui nous préoccupent ou nous révoltent. Nos exposés ne sont pas exhaustifs mais constituent une première approche permettant de dégager des pistes de réflexion et d'action. Si vous jugez que ces brochures contiennent des erreurs ou pourraient être améliorées, n'hésitez pas à nous présenter votre argumentation, ainsi nous progresserons ensemble vers une plus juste vision de la réalité.



TITRES DISPONIBLES

1. Critiques & espoirs du commerce équitable
2. Que fait la France en Afrique ?
3. A qui profite la dette ?
4. L'idéologie du développement
5. Que devient l'aide au développement ?
6. Pub : la conquête de notre imaginaire
7. Comment blanchir l'argent sale ?
8. Sommes-nous en démocratie ?
9. La culture du narcissisme
10. Les illusions du progrès technique
11. Nucléaire : jusqu'ici tout va bien
12. L'agriculture de destruction massive
13. Les argumentocs
14. Réinventer les médias
15. Dominations et liberté
16. Connaissez-vous Nicolas Sarkozy ?

REPRODUCTION ET DIFFUSION

Vous êtes libres de lire, modifier, reproduire et diffuser toute ou partie de cette brochure à condition que les libertés énoncées dans ce paragraphe s'appliquent sans restriction à ce que vous en faites. Si vous la modifiez, indiquez-le clairement sur la couverture. Si possible, imprimez-la sur papier recyclé... Enfin, ne la stockez pas : faites-la circuler autour de vous, offrez-la, posez-la dans un endroit où elle sera lue. Face à l'industrialisation des médias, inventons des alternatives pour faire circuler nos idées !

INTERNET

Retrouvez toutes nos brochures, des textes, des citations et bien d'autres choses.
site internet : <http://www.les-renseignements-generoux.org/>
courrier électronique : rengen@no-log.org

DOMINATIONS ET LIBERTÉ



Rudiments de sociologie critique

Pourquoi cette brochure ?

La sociologie ne vaudrait pas une heure de peine si elle devait être un savoir d'expert réservé aux experts.

Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, éditions de Minuit, 1994

A partir des années 60, le sociologue Pierre Bourdieu a développé de nombreuses théories afin de mieux comprendre le fonctionnement de la société : les mécanismes de reproduction des inégalités sociales, la fonction des pratiques culturelles, le rôle des institutions, les ressorts du conformisme, les dominations qui pèsent sur les individus et leur possible émancipation, etc. L'objectif de ces analyses sociologiques était de mettre à jour les déterminismes sociaux -le plus souvent invisibles à notre simple perception- afin de mieux les combattre et d'accroître les libertés humaines.

Cette brochure a pour ambition de partager notre découverte de cette sociologie, dite *sociologie critique*, parce qu'elle nous semble de nature à fournir des outils pour la critique sociale et l'action politique. Précisons qu'il s'agit d'une vision *personnelle* des oeuvres de Pierre Bourdieu. Nous nous sommes inspirés de ses ouvrages, mais également de ceux d'un autre sociologue critique, Alain Accardo. Nous n'avons en aucun cas la prétention d'exposer en *toute rigueur* les principes de la sociologie critique. Nous souhaitons simplement présenter de manière concise certains concepts que nous pensons avoir compris et que nous désirons partager avec celles et ceux qui, comme nous, sont préoccupés par l'état actuel de la société, et son devenir.

Enfin et surtout, nous espérons par cette brochure aiguïser des appétits vers des lectures sociologiques plus approfondies, un peu comme une carte de montagne invite à la randonnée.

Fructueuse lecture !

PLAN

I	La socialisation	page 3
II	La dynamique sociale	page 5
III	Les classes sociales	page 14
IV	Le concept d'habitus	page 18
V	Les buts d'une sociologie critique	page 22

Pour aller (beaucoup) plus loin

Au risque de paraître répétitif, nous souhaitons insister sur le manque d'exhaustivité et de rigueur de cet exposé. De nombreux concepts sociologiques n'ont pas été abordés (comme le concept de *champ social*), ni suffisamment nuancés et illustrés. Dans ces conditions, nous vous invitons à vous plonger *directement* dans les travaux de Pierre Bourdieu ou d'Alain Accardo, en espérant que cet exposé vous fournira quelques "clés de lecture" utiles.



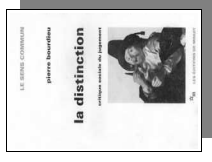
Introduction à une sociologie critique
Lire Bourdieu, Alain Accardo, Agone, 2006

Un condensé pédagogique de la démarche sociologique initiée par Pierre Bourdieu. Cet ouvrage approfondit les concepts d'habitus, de classe sociale, les mécanismes de domination, le rôle de la sociologie critique, etc.

La distinction

critique sociale du jugement, Pierre Bourdieu, Minuit, 1979

Souvent considéré comme l'ouvrage majeur de Pierre Bourdieu, *La distinction* étudie les liens entre nos goûts et notre statut social, le rôle de la culture dans les mécanismes de domination sociale.



Le petit bourgeois gentilhomme

La moyennisation de la société, Alain Accardo, Labor, 2003

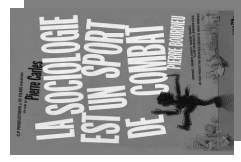
Par cet essai sociologique, Alain Accardo invite les militants "de gauche" à s'interroger sur la part qu'ils prennent à la reproduction de l'ordre capitaliste qu'en principe ils combattent. Cet ordre étant établi à la fois dans les structures sociales et à l'intérieur de chacun, peut-on changer le monde sans se changer soi-même ?



La sociologie est un sport de combat

documentaire, Pierre Carles, 2001

Pierre Carles filme Pierre Bourdieu lors de débats publics, de séances de travail, de cours au Collège de France. Ce portrait d'un sociologue "en situation" est une excellente porte d'entrée pour découvrir la pensée et la démarche de Pierre Bourdieu.



Vous trouverez également de nombreuses analyses sur le site internet du groupe "Raisons d'agir" : <http://raisonndagir.org> mais également dans le dossier "Pierre Bourdieu" du site internet du Magazine de l'Homme moderne : <http://www.homme-moderne.org>

des capitaux financiers ou la politique de privatisation des services publics ou le caractère technocratique de la construction européenne, etc.), mais [elle] doit, en outre et en même temps, mettre en cause la part que nous prenons personnellement, même et surtout si ce n'est pas intentionnel, à la "bonne" marche de l'ensemble. » « Ainsi beaucoup de gens à l'heure actuelle savent parfaitement que la mondialisation capitaliste est une abomination, une entreprise criminelle organisée et planifiée. Ils en dénoncent les promoteurs et se mobilisent pour la combattre explicitement, dans certains de ses aspects objectifs les plus évidents. Mais entre deux manifestations pour une alter-mondialisation, nombreux sont ceux qui continuent à vivre ou à rêver d'une existence personnelle de plus en plus étroitement calquée sur le modèle de la petite-bourgeoisie américaine asservie au bonheur capitaliste, modèle dont ils ne réalisent pas, bien souvent, à quel point il est tributaire du capitalisme multinational et contribue en retour à diffuser, renforcer et imposer l'idéologie aliénante de la mondialisation capitaliste ».*

- **Une source d'inspiration stratégique.** En s'efforçant de comprendre les mécanismes de la reproduction sociale, la sociologie critique nous permet d'améliorer nos stratégies politiques. Prenons l'exemple du concept d'habitus : celui-ci décrit combien les agents sociaux ont tendance à éviter les lieux, les informations et les personnes susceptibles de bouleverser leur confort psychique. Autrement dit, les actions politiques (conférences, projections, tracts, affichage...) qui, par leur forme ou leur contenu, sont trop éloignées des habitudes des agents sociaux à qui ils sont censés s'adresser, conduisent à "prêcher dans le désert" ou "prêcher à des converti-e-s". Il ne suffit donc pas de mettre en circulation des idées "justes" et "vraies" pour transformer la société : qui souhaite réaliser des actions politiques réellement efficaces doit faire preuve de *curiosité sociale*, c'est à dire explorer les motivations, l'imaginaire et les trajectoires possibles des agents sociaux, les rapports de force entre les différentes classes sociales, les faiblesses des institutions, les brèches par lesquelles nous pouvons bouleverser les normes sociales dominantes, les moyens de contourner la « *volonté de ne pas savoir ou de ne pas tirer les conséquences de son savoir* », trait caractéristique de la majorité de nos contemporains (nous y compris)**.

Ces questionnements sur la réflexion et l'action politique mériteraient d'être amplement développés et pourraient, à eux seuls, faire l'objet d'une brochure spécifique. Car il s'agit, à nos yeux, des questions essentielles : en quoi la sociologie critique peut-elle nous aider, ici et maintenant, à transformer le système social inégalitaire et brutal que nous décrivons dans nos brochures ? En quoi peut-elle nous aider à inverser cette tendance à la soumission et au conformisme, présente chez la majorité des agents sociaux, nous y compris ? Bref, en quoi la sociologie critique peut-elle nous aider à construire une société plus vivable pour tou-te-s ?

* Alain Accardo, *La sociologie peut-elle changer le monde ?*, texte disponible sur le site des enseignements généraux.

** D'où le titre du film de Pierre Carles sur Pierre Bourdieu, *La sociologie est un sport de combat* (cf. bibliographie).

I La socialisation

Les membres de toute population trouvent au départ une forme d'organisation sociale à laquelle ils s'adaptent avant même d'être en mesure d'y réfléchir.

Alain Accardo, *Introduction à une sociologie critique*, Agone, 2006

Débutons par un processus apparemment banal, mais dont les implications sont importantes : la socialisation des individus.

Dès l'enfance, à travers son éducation, chaque être humain incorpore des normes sociales transmises par sa famille et son entourage : des façons de penser, de sentir et d'agir (un langage, une morale, des croyances, une certaine manière de s'habiller, de se tenir, de manger, d'aimer, etc.). Par ce mécanisme de *socialisation*, les êtres humains apprennent très tôt à percevoir les normes et les structures de leur société comme étant "naturelles", "normales". Ils auront par la suite tendance à ne pas les remettre en question.* Chaque société développant une socialisation différente, les individus de sociétés distinctes diffèrent par leur imaginaire, leur comportement, leur façon de percevoir le monde, etc. Cette socialisation différenciée s'exprime également à l'intérieur de chaque société, comme nous le verrons dans le chapitre consacré aux classes sociales.

Ce que nous venons de décrire dans ce paragraphe peut sembler d'une grande banalité. Pourtant, ses implications sont importantes. Le concept de socialisation disqualifie en effet les interprétations *naturalistes* de la société. Par *naturalisme*, nous désignons l'analyse des faits sociaux en tant que phénomènes "naturels", découlant d'une "nature humaine" vérifiable chez les membres de toute société et transmissible de génération en génération. Il s'agit d'une croyance très vivace dans notre société, selon laquelle il existerait un "ordre naturel" qu'il faudrait respecter, une "causalité biologique" ("race", sang, gènes...) qui dicterait nos comportements.

Le naturalisme est par exemple l'idéologie sous-jacente de nombreux ouvrages sur les rapports hommes/femmes. Ces ouvrages présentent les différences et les inégalités entre les individus de sexes différents comme naturelles et immuables, comme une réalité avec laquelle il faudrait simplement apprendre à composer. Or selon le concept de socialisation, il n'y a pas de *nature féminine* ou de *nature masculine* mais des similitudes dans la socialisation des individus de même sexe. Ces similitudes sont regroupées sous la notion de genre. Selon les époques, les civilisations et les cultures, les modèles féminins et masculins sont extrêmement divers, chaque société élaborant sa propre définition de ce qui appartient à l'un ou l'autre sexe.

* Cette situation n'est pas totalement figée. Si les êtres humains sont déterminés dès leur plus jeune âge par leur univers social, ils sont cependant capables d'en modifier les structures. Nous détaillerons de manière plus précise les mécanismes de remise en question des normes sociales dans le chapitre IV, en introduisant le concept d'*habitus*.

Les propriétés définissant l'appartenance au genre masculin ou féminin sont avant tout le produit d'une socialisation. En témoigne l'éducation des filles et des garçons. Dès l'enfance, les objets, les jouets, les loisirs, les activités et les vêtements qui leurs sont proposés sont comme un discours inlassablement répété : « *fais en sorte de devenir la fille (ou le garçon) que, dès maintenant, nous affirmons que tu es.* » Cette action éducative façonne l'imaginaire et la personnalité des enfants, l'image qu'ils ont d'eux-mêmes. Au final, la majorité des individus de même sexe présente des similitudes en terme de comportements, de goûts, de rapport au corps, de façon de marcher ou de se tenir, et se sent destinée "par nature" à assumer telle tâche plutôt que telle autre au travail, à la maison, à l'école, dans les relations amoureuses, etc.

Afin de souligner l'importance du mécanisme de socialisation, nous abandonnerons dorénavant les expressions *être humain* ou *individu* pour leur préférer celle d'*agent social*. Ce terme rappelle combien chaque membre d'une société est "agI" de l'intérieur par les structures d'une société, combien les structures sociales sont non seulement visibles "extérieurement" (à travers les institutions, les lois, les infrastructures...) mais également inscrites "intérieurement" (à travers les corps, la psychologie, les comportements ou encore l'imaginaire de la population...)

Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus...

Le naturalisme est à la base de la plupart des ouvrages traitant des rapports hommes/femmes. Voici par exemple un extrait du chapitre 101 trucs pour marquer des points auprès d'une femme du best-seller *Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus* (John Gray, J'ai lu, 2002) : « 9. Dites-lui qu'elle est très belle. [...] 19. Quand elle vous parle, posez le journal, la revue ou le livre que vous tenez entre les mains, et éteignez la télévision, pour lui consacrer toute votre attention. [...] 31. Lavez sa voiture. 34. Prenez son parti quand elle a un problème avec quelqu'un. [...] 36. Faites-vous un devoir de lui montrer de l'affection de temps en temps, sans motivation purement sexuelle. [...] 39. Montrez-vous toujours affectueux avec elle, même et surtout en public. [...] 57. Pensez à vous enquérir de sa journée et à écouter sa réponse jusqu'au bout. [...] 80. En l'écoutant parler, rassurez-là en lui manifestant votre attention par des onomatopées ou des mots approuvateurs tels que : « Oui, oui ! », « Ah ! », « Bon ! », « Hum ! », etc. [...] 86. Riez à ses plaisanteries. » Ce livre sexiste a été vendu à 9 millions d'exemplaires.

* Sur la socialisation différenciée suivant les sexes et leurs conséquences sociales et corporelles, lire *L'ennemi principal*, Christine Delphy, Syllepse, 1998 ; *Du côté des petites filles*, Elena Gianini Belotti, Poche, 1994 ; *Histoire des femmes en Occident*, G. Duby et M. Perrot, Plon, 5 tomes, 1991 et 1992 ; *Sexe, cerveau et pouvoir*, Catherine Vidal, Dorothée Benoît-Browaëys, Bélin, 2005 ; *Mon corps est un champ de bataille*, ouvrage collectif, Ma colère, 2004 ; *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Colette Guillaumin, Côté Femmes, 1992.

En guise de conclusion

Lorsque nous proclamons notre hostilité au "système capitaliste", et que toutes les critiques que nous formulons s'adressent exclusivement à ses structures économico-politiques objectivées, il est clair que notre analyse s'est arrêtée à mi-chemin et que nous avons oublié de nous interroger sur la partie intériorisée du système, c'est-à-dire sur tout ce qui *en nous* contribue à faire fonctionner ces structures, causes de tant de dégâts autour de nous.

Alain Accardo, *Introduction à une sociologie critique*, Agone, 2006

Pour conclure cette brochure, nous souhaitons partager en quelques mots ce que la plongée dans les travaux de Pierre Bourdieu a suscité en nous, du point de vue de la réflexion et de l'action politique :

- **Le désir de nous réapproprier des outils sociologiques**, pour ne pas les laisser aux mains des seules classes dominantes. « Une bonne partie de ceux qui se désignent comme sociologues ou économistes sont des ingénieurs sociaux qui ont pour fonction de fournir des recettes aux dirigeants des entreprises privées et des administrations. » Au palmarès des "justificateurs de l'ordre établi", citons notamment la sociologie des entreprises, grande pourvoyeuse de nouvelles méthodes de gestion des "ressources humaines" ou d'organisation du travail dont l'objectif n'est, en dernier ressort, que de contribuer à la maximisation des résultats de l'entreprise ou de l'administration. A l'inverse, la sociologie critique se conçoit comme une sociologie de libération : mieux connaître et mieux comprendre les déterminations sociales qui pèsent sur nous, afin de mieux les combattre.

- **La recherche d'une plus grande cohérence dans nos luttes**. La sociologie critique décrit combien les aliénations que nous subissons sont à la fois ancrées "en nous" et "autour de nous", c'est-à-dire autant à travers les structures sociales qu'à travers nos habits individuels. Cette approche remet radicalement en cause les mouvements politiques qui se focalisent soit sur le seul changement des mentalités et des comportements individuels, soit sur les seules structures institutionnelles et économico-politiques. C'est le sens de plusieurs ouvrages d'Alain Accardo*, interpellant les militant-e-s dits "de gauche" : « La critique d'un système capitaliste ne peut s'en tenir aux méthodes traditionnelles de lutte économique et politique, et se contenter de mettre en cause les structures objectives de l'ordre établi (par exemple le marché incontrôlé

* Pierre Bourdieu, *Choses dites*, Minuit, 1987.

** Alain Accardo, *De notre servitude involontaire, lettre ouverte à mes camarades de gauche*, Agone, 2001 ; et *Le petit bourgeois gentilhomme, La moyennisation de la société*, Labor, 2003.

II La dynamique sociale

Abordons à présent une problématique essentielle de la sociologie : la dynamique sociale. Quelles sont les motivations des agents sociaux ? Quelle est la fonction sociale des pratiques culturelles ? Comment se reproduisent les rapports de domination au sein d'une société ? Voici quelques propositions de réponses.

I. La reproduction sociale

Au sein d'une société, chaque agent social occupe une certaine *position sociale*. Ce terme désigne l'accès à un certain nombre de biens matériels et à la possibilité plus ou moins grande de s'exprimer, de s'informer, de se déplacer, de travailler, de se loger, de se soigner, etc. Pour mesurer la position sociale d'un agent social, nous pouvons examiner sa dotation en quatre formes de *capitaux* (nous verrons par la suite pourquoi cette référence à une notion économique) :

- *Le capital économique* : les biens économiques (finances, biens matériels...) et tous les moyens susceptibles d'augmenter ce capital économique (salaire, actions en bourse, propriétés foncières...).
- *Le capital culturel* : les qualifications intellectuelles produites par le système scolaire ou transmises par la famille. Ce capital peut exister sous forme de facilités (aisance d'expression en public, confiance en soi, "culture générale" ...), sous forme de possession de biens culturels (livres, documents audiovisuels, tableaux...), ou bien reconnu par des institutions (diplômes, brevets...).
- *Le capital social* : la qualité et la quantité de relations sociales dont dispose un agent social.
- *Le capital symbolique* : il s'agit du pouvoir que confère, sur les autres agents sociaux, la possession des trois autres formes de capitaux (reconnaissance, autorité, crédibilité, admiration...).

Ces capitaux sont inégalement répartis entre les agents sociaux. De cette inégalité découle un ensemble de positions dites *dominantes* et de positions dites *dominées*. Une position sociale est dite dominante lorsqu'elle se caractérise par un accès privilégié aux capitaux économique, culturel, social et symbolique, ce qui entraîne généralement un pouvoir important sur les autres agents sociaux. La force d'une position dominante peut se mesurer par le sentiment d'infériorité, de désir, d'admiration qu'elle provoque chez les autres agents sociaux, dits alors en position *dominée*. Dans la société française de 2007, les agents sociaux les plus admirés sont diplômés, propriétaires, exercent un travail à responsabilités, ont fondé une famille, développent de nombreuses relations sociales, possèdent des biens matériels modernes (maison individuelle, voiture, équipements électroniques, etc.). Ce sont généralement des financiers, des industriels, des politiciens, des journalistes ou des artistes renommés.

Les engagements politiques de Pierre Bourdieu

Pierre Bourdieu a souvent été critiqué pour ses prises de position politique, jugées incompatibles avec son statut de sociologue. Ainsi, sa signature d'une pétition en faveur de la candidature de l'humoriste Coluche aux élections présidentielles de 1981 ; sa participation à l'élaboration d'un *livre blanc* sur les réformes à apporter au système d'enseignement en 1985 ; son approbation de la "méthode" du nouveau Premier ministre Michel Rocard en 1988 ; sa participation à une commission de réflexion sur les contenus de l'enseignement au ministère de l'Éducation nationale en 1990 ; son soutien médiatique aux intellectuels algériens en 1993 ; sa participation au Groupe d'examen des programmes électoraux sur les étrangers en France lors de la campagne présidentielle de 1995 ; ses déclarations médiatiques lors des grandes grèves de décembre 1995 ; son appel à la « *désobéissance civile* » face aux lois Pasqua sur l'immigration en 1996 ; la création de la maison d'édition politique « Liber » en 1998 ; ou encore sa critique de la dérive sociale-démocrate du gouvernement socialiste et son appel pour « *une gauche de gauche* » en 1999.

D'autres critiques notent chez Pierre Bourdieu une contradiction entre sa dénonciation acerbe du rôle de l'institution scolaire et sa chaire au Collège de France ; le fait d'écrire de manière complexe, inaccessible pour les classes défavorisées, censées pourtant être les plus concernées par le démontage des mécanismes de domination qui pèsent sur elles ; ou encore ses apologies de l'Etat social - l'Etat étant considéré par de nombreux philosophes politiques comme l'outil fondamental des classes dominantes.

Notons que Pierre Bourdieu ne cachait pas ses engagements politiques. « *Une des façons de se débarrasser de vérités gênantes est de dire qu'elles ne sont pas scientifiques, ce qui revient à dire qu'elles sont "politiques", c'est-à-dire suscitées par "l'intérêt", la "passion", donc relatives et relativisables. [...] [pourtant] nous sommes tous engagés. Il y a ceux qui s'en défendent et ceux qui l'affichent. Ceux qui le nient et ceux qui l'avouent. Nous sommes tous sujets de nos convictions et de nos passions. Il ne faut pas s'en cacher et se présenter comme extérieur au grand théâtre du monde.* » Il militait notamment pour une *sociologie de la sociologie*, un retour critique du sociologue sur lui-même, c'est-à-dire l'étude de ses déterminismes sociaux. Il effectua d'ailleurs une auto-analyse sociologique, publiée en 2004.

* rassemblées dans *Contre-feux, propos pour servir à la résistance contre l'invasion néo-libérale*, éd Raisons d'Agir, 1998.

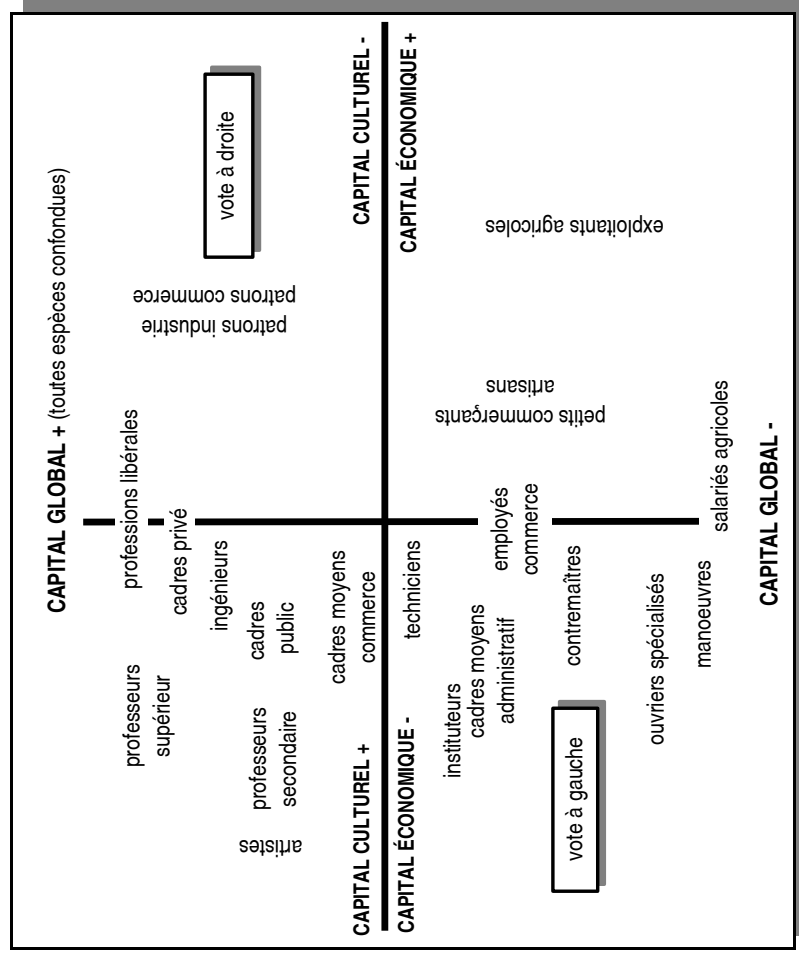
** Lire notamment *Une société à la dérive*, Cornélius Castoriadis, Seuil, 2005 ; *L'ordre moins le pouvoir*, Normand Baillargeon, Agone, 2001 ; *Qu'est-ce que l'anarchie ?*, Alexander Berkman, L'échappée, 2005.

*** Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, Minuit, 1984.

**** *Esquisses pour une auto-analyse*, Pierre Bourdieu, Raisons d'agir, 2004.

Les positions sociales dominantes et dominées sont liées entre elles. « Des positions de commandement supposent des positions d'exécutions. A la position de la vedette célèbre répond la position de l'obscur "ringard". Point de vainqueur sans un vaincu, de parents sans enfant, de riches sans pauvres, de bourgeois sans prolétaires. »* Elles sont également relatives : un agent social occupant dans certaines circonstances une position sociale dominante peut s'avérer être dominé dans d'autres circonstances. Cette relation dominant/dominé s'exprime dans tout l'univers social, même dans les milieux les plus précaires.

Pour illustrer la démarche de classement social suivant la distribution de capitaux, voici un exemple de graphique extrait d'un ouvrage de Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques*, Seuil, 1994. Attention, ce graphique est un exemple, il est lié au contexte de l'étude sociologique dont il provient.



Il s'agit notamment d'étudier les représentations sociales véhiculées par le langage. Car les mots ne sont pas des outils neutres : toute une conception du monde s'exprime à travers le vocabulaire et les règles de la syntaxe. « Mettre un mot pour un autre, c'est changer la vision du monde social, et par là, contribuer à le transformer. » C'est l'une des raisons pour lesquelles les classes dominantes cherchent toujours à décrire leur politique par des mots à connotation positive, ce qui est un moyen de prescrire à l'opinion ce qu'elle doit penser." Pour mettre à jour les idéologies qui sous-tendent les discours, il faut donc étudier le pouvoir symbolique du langage, comprendre à quels groupes sociaux il profite.

Plus généralement, la sociologie critique s'efforce d'interroger notre "sens commun", c'est-à-dire l'ensemble des opinions, croyances et préjugés que nous admettons comme "allant de soi", qui sont autant de repères nous guidant dans la vie quotidienne."

Voici un certain nombre de réalités sociales ayant fait l'objet d'études de sociologie critique, sous la direction ou avec la participation de Pierre Bourdieu :

Thème	Titres des ouvrages
Rapports sociaux	<i>La distinction</i> (1979) ; <i>La misère du monde</i> (1993)
Ecole/éducation	<i>La reproduction</i> (1970) ; <i>La noblesse d'État</i> (1984) ; <i>Homo academicus</i> (1989)
Economie	<i>Les structures sociales de l'économie</i> (2000)
Langage	<i>Ce que parler veut dire</i> (1982) ; <i>Langage et pouvoir symbolique</i> (2001)
Médias	<i>Faire l'opinion</i> (Patrick Champagne) (1990) <i>Sur la télévision</i> (1996)
Hommes/femmes	<i>La domination masculine</i> (1998)
Art	<i>Les règles de l'art</i> (1992)
Milieu politique	<i>Propos sur le champ politique</i> (2000)
Sociologie	<i>Leçon sur la leçon</i> (1982) ; <i>Questions de sociologie</i> (1994)

* Pierre Bourdieu, interview à *Libération*, 19 octobre 1982.
 ** C'est ainsi que le mot *progrès* accompagne le lancement de tout gadget industriel (cf. *Les illusions du progrès technique*, Les Rens. Génériques), que *l'aide au développement* masque l'impérialisme de la France en Afrique (cf. *Que fait la France en Afrique ?* L.R.G.), que le terme *démocratie* désigne l'actuelle oligarchie française (cf. *Sommes-nous en démocratie ?* L.R.G.), que les industriels polluants se targuent de *développement durable* (cf. *L'idéologie du développement*, L.R.G.) ; les publicitaires étant passés maîtres dans l'art de manipuler les mots (cf. *Pub : la conquête de notre imagination*, L.R.G.).
 *** Pour comprendre ce que désigne le terme "sens commun", pensons à notre attitude lorsque nous rencontrons une personne inconnue. Notre esprit met en oeuvre, de manière essentiellement inconsciente et spontanée, toutes sortes de représentations visant à l'identifier : allure physique (pour en déterminer l'âge), tenue vestimentaire (pour en déterminer l'origine sociale), manière de parler et accent (révélant l'origine géographique), etc. Nous interprétons inconsciemment ces observations pour en tirer des jugements qui guideront par la suite notre manière d'être avec cette personne (méfiance, timidité, amabilité, mépris, bienveillance, etc.).

* Alain Accardo, *Introduction à une sociologie critique*, Agone, 2006.

V Buts d'une sociologie critique

Devant la servitude du travail à la chaîne ou la misère des bidonvilles, sans parler de la torture ou de la violence des camps de concentration, le "c'est ainsi" que l'on peut prononcer, avec Hegel, devant les montagnes, revêt la valeur d'une complicité criminelle.

Pierre Bourdieu, *Leçon sur la leçon*, Minuit, 1982

Le système social actuel génère des souffrances, des inégalités et des injustices sociales considérables. « Si le fonctionnement des champs sociaux est générateur pour les uns, les dominants, les nantis, les privilégiés, les héritiers, les habiles, de profits multiples qui rendent leur existence épanouissante et délectable, il est pour les autres, beaucoup plus nombreux, la source de misères, de souffrances et d'indignités qui rendent leur existence désespérante, mutilante, voire déshumanisante. »

Face à cette insupportable réalité, la sociologie critique se propose de fournir des "armes intellectuelles" pour combattre les dominations. Il s'agit d'aider les populations dominées à prendre conscience des rapports de domination qui pèsent sur elles. Cette stratégie se fonde sur une conviction : les racines de l'oppression ne résident pas seulement dans les structures sociales (institutions, lois, etc.), mais également dans l'imaginaire des dominés, pour qui la domination est la plupart du temps vécue comme légitime, "naturelle", "dans l'ordre des choses". Lorsque les dominés prennent conscience du caractère fondamentalement symbolique du pouvoir des dominants, « ce que le monde social a fait, le monde social peut, armé de ce savoir, le défaire ». "Une société n'est pas un système figé, des transformations sociales vers une société plus égalitaire et plus libre sont possibles."

Dans ces conditions, la sociologie critique s'efforce de mettre en lumière toutes les formes de domination dans les institutions sociales ou les relations humaines, ainsi que l'extrême violence qui en découle, qu'elle soit physique ou symbolique : les inégalités du système scolaire, l'arbitraire du pouvoir économique, l'aliénation au travail, le sexisme, le racisme, la criminalisation des pauvres par le système pénitentiaire, la manipulation par les médias, etc.

* Alain Accardo, *Introduction à une sociologie critique*, Agone, 2006.

** Pierre Bourdieu, *La misère du monde*, Seuil, 1993.

*** En France, la lutte contre la domination masculine fournit des exemples historiques. Depuis 50 ans, les mouvements féministes ont obtenu des avancées : droit de vote et éligibilité (1944), mixité dans l'enseignement secondaire (1959), suppression de la tutelle maritale (1965), remplacement de la notion de "père de famille" par "autorité parentale conjointe" (1970), instauration du divorce par consentement mutuel (1975), dépenalisation de l'avortement (1975), égalité professionnelle entre hommes et femmes (1983), égalité des époux dans la gestion du patrimoine familial (1984), création du délit de harcèlement sexuel dans les relations de travail (1992), parité politique (1999), etc. En droit, le sexisme a diminué, même si, dans les faits, il est toujours très puissant au sein de la société.

En règle générale, chaque agent social cherche à maintenir ou améliorer sa part en capitaux - et la position sociale qui en découle. Il le fait à partir des moyens dont il dispose et sans en avoir pleinement conscience. Cette dynamique sociale constitue l'une des motivations principales des relations entre agents sociaux, c'est-à-dire des rencontres, des discussions, des conflits, des relations professionnelles, des rapports amoureux, etc. Vu sous cet angle, la société apparaît comme un gigantesque "terrain de lutte".

Pour améliorer leur position sociale, les agents sociaux élaborent des stratégies, dont l'objectif consiste généralement à augmenter leur part en capitaux. Par exemple, maintenir ou augmenter son capital économique (placements, investissements, etc.) ; limiter le nombre d'enfants afin d'assurer une meilleure transmission des capitaux ; éduquer ses enfants pour qu'ils soient capables de recevoir l'héritage social, économique et symbolique de la famille ; prendre soin de sa santé ; susciter ou entretenir des relations sociales susceptibles d'augmenter ses capitaux en les transformant en obligations durables, notamment par l'échange d'argent, de travail, de temps, par des loisirs en commun, etc.

On voit ici combien la notion de capital étend l'approche économiste classique - qui réduit les échanges humains aux rapports de production et de consommation de biens matériels - à l'ensemble de la pratique sociale. D'une certaine manière, les agents sociaux réalisent des "investissements" (relationnels, économiques, éducatifs, etc.) leur permettant de dégager des "profits" selon l'opportunité qu'à son détenteur d'opérer les "placements" les plus "rentables". « Par exemple, obtenir un emploi bien rémunéré en faisant jouer ses relations (le "piston"), c'est transformer du capital social en capital économique ; acheter des livres, aller au cinéma, faire de longues études supérieures, c'est convertir du capital économique en capital culturel », etc.

Le terme stratégie est fortement connoté. Il suggère l'idée selon laquelle les agents sociaux poursuivent des objectifs explicitement posés, selon des calculs rationnels, avec des intentions claires et planifiées. Au contraire, les études de sociologie critique décrivent combien les agents sociaux agissent le plus souvent sans réfléchir. Nous verrons dans le chapitre consacré au concept d'*habitus* que, du fait de leur socialisation, les agents sociaux sont enclins à adopter des stratégies qu'ils croient, de façon explicite ou de façon intuitive, comme étant de nature à leur être profitables.

Notons que selon les études sociologiques de Pierre Bourdieu, plus les agents sociaux occupent des positions sociales dominantes, plus leurs héritiers occuperont des positions sociales dominantes. Ce constat porte le nom de *reproduction sociale*.

* Nous détaillerons davantage ces mécanismes dans le chapitre consacré au concept d'*habitus*.

** Cette stratégie peut paraître évidente. Pourtant, on constate un rapport au corps distinct suivant les milieux sociaux. Les écarts d'espérance de vie entre les ouvriers et les cadres témoignent certes de conditions de travail différentes, mais aussi d'un rapport différent au corps et à la maladie, en terme de consommation alimentaire, d'hygiène de vie, de système de santé choisi, etc.

*** Alain Accardo, *Introduction à une sociologie critique*, Agone, 2006.

Illustration de la reproduction sociale : les destinées sociales

(pourcentages)

catégorie socioprofessionnelle du père	Catégorie socioprofessionnelle du fils					
	1	2	3	4	5	6
Agriculteur exploitant : 1	22	6,3	9,2	16,6	8,6	37,3
Artisan, commerçant, chef d'entreprise : 2	0,7	20,9	21,7	23,5	9,1	24,1
Cadre et profession intellectuelle supérieure : 3	0,3	6,3	52,5	25,8	6,3	8,8
Profession intermédiaire : 4	0,3	7,5	33,3	32,9	9,1	16,9
Employé : 5	0,5	6,7	22,3	27,7	16,7	26,2
Ouvrier : 6	0,7	7,5	10,1	23,4	12,5	45,8

source : Données sociales, La société française, éditions 2006, INSEE.

Observatoire des inégalités, www.inegalites.fr

Amour ou... endogamie sociale ?

Les mariages sont-ils le fruit du hasard de la rencontre amoureuse ? Si tel était le cas, les fils de cadres ou d'ouvriers auraient autant de chance d'épouser des filles de cadres que des filles d'ouvriers. Or, selon l'INSEE, dans les années 80, environ 30% des couples étaient constitués d'un homme et d'une femme appartenant au même groupe social. Près de 60% des employés avaient pour conjoint une employée, 40% des femmes cadres vivaient avec un homme cadre, 50% des agriculteurs vivaient avec une agricultrice, etc. En sociologie, l'alliance entre deux personnes issues d'un milieu social proche est nommé l'*endogamie sociale*. Ce phénomène est confirmé par les mariages : selon les mêmes statistiques, plus de 60% des veuves remariées avec un ouvrier avaient épousé un ouvrier en première noce, 40% des femmes qui se remariaient avec un cadre supérieur avaient déjà épousé un cadre supérieur. Pourtant, la rencontre amoureuse est souvent décrite comme le produit du hasard. Si nous interrogeons deux conjoints sur les raisons de leur attirance mutuelle, leurs réponses font généralement appel à des critères subjectifs : beauté physique, compatibilité des caractères, amour réciproque, etc. La réalité de l'endogamie sociale nuance fortement les discours selon lesquels nos actions se fondent sur nos envies, nos motivations psychologiques, nos désirs, et non pas le contexte social dans lequel nous évoluons.

source : Données sociales, INSEE, 1984. Pour les années 60, lire A. Girard, *Le Choix du conjoint, une enquête psycho-sociologique en France*, PUF, 1964.

transformer la situation par des conflits professionnels ou des démarches juridiques, participer à des mouvements politiques en dehors de leur travail, etc.*

Mais revenons au concept d'habitus. Celui-ci est avant tout une tentative d'expliquer pourquoi nous sommes constitués de déterminations fortes, mais également comprendre où se situent nos capacités de changement. Car les agents sociaux peuvent prendre conscience des mécanismes par lesquels ils exercent ou subissent des dominations, et de ce fait y résister. Sinon, comment expliquer la contestation sociale et les changements qui en résultent ? « A la suite de la crise de mai 1968, on a vu des étudiants exaltés, issus de familles bourgeoises, se faire embaucher comme O.S. [ouvrier spécialisé] dans des usines, allant ainsi à rebours de leur destin social le plus probable, de même qu'on a vu des intellectuels parisiens sortir de leur trajectoire modale pour se convertir à l'élevage des chèvres en Corrèze. Ces pratiques, ou d'autres analogues, peuvent toujours se produire. Mais leur probabilité demeure assez faible et les rend aberrantes (statistiquement parlant).** Majoritairement, les pratiques des agents sociaux sont conformes à l'ordre établi. Et plus ces derniers avancent en âge et en expérience, moins leur habitus est enclin au changement, leur inertie étant de plus en plus forte. Cette situation renforce le besoin de consentement généralisé que nécessite une société de domination pour fonctionner et réaliser pleinement sa logique inégalitaire. « L'immense majorité des agents sociaux s'accommode de l'état des choses existant et attend que des difficultés surgissent dans son quotidien pour commencer à y réfléchir et se faire une opinion, hostile ou non. »**

« Faire de nécessité vertu »

Cette expression de Pierre Bourdieu résume le mécanisme de résignation inconsciente de la plupart des agents sociaux, leur manque de révolte face aux inégalités sociales, le fait qu'ils "n'imaginent pas la lune", n'ont pas d'ambitions démesurées : « Faire de nécessité vertu, c'est avoir appris à refuser en nous-mêmes ce que la société nous refuse, à assumer sans réticence le destin social le plus probable qui nous est réservé et à nous réconcilier avec l'inévitable. [...] Qu'il s'agisse d'épouser un ouvrier spécialisé ou un P.D.G., de préparer un D.U.T. d'électronique, d'habiter en cité-dortoir ou un quartier résidentiel, de boire du gros rouge ou des grands crus à tous les repas, chacun a le sentiment qu'il fait ce qu'il doit, qu'il a ce qui lui est dû. En d'autres termes, l'ordre établi n'est pas seulement un ordre établi à l'extérieur de nous-mêmes. C'est aussi et surtout un ordre établi en nous-mêmes. »**

* C'est par exemple le cas des personnes qui travaillent dans des entreprises polluantes mais militent dans des associations écologistes et mangent de la nourriture "bio". Ces mécanismes de dissonance cognitive et de rationalisation sont développés dans *L'échec d'une prophétie*, Festinger, Schachter, Riecken, PUF, 1993 ; *La Soumission à l'autorité*, Stanley Milgram, Calman-Lévy, 1994 ; *Traité de la servitude libérale*, J.L. Beauvois, Dunod, 1994.

** Alain Accardo, *Introduction à une sociologie critique*, Agone, 2006.

*l'ordre en ce sens qu'elles permettent à chacun de "rester à sa place", "avec les siens", là où il risque le moins de faire des expériences douloureuses et dommageables (telles que l'expérience du démenti, de la contradiction, bref de la remise en question de soi).** Au final, l'habitus, cette intériorisation essentiellement inconsciente des dispositions acquises par l'agent social au fur et à mesure de sa socialisation, agit comme un puissant vecteur de conformisme.

3. L'habitus, ennemi du libre-arbitre ?

Si l'habitus tend à renforcer le conformisme d'un agent social, est-ce à dire qu'il n'existe aucune liberté, aucune possibilité de transformation sociale ? Fort heureusement, un système social n'est pas une mécanique rigide. Si les habitudes des agents sociaux issus d'une même classe sociale sont proches, ils ne sont néanmoins pas totalement identiques, chaque agent social étant confronté à des expériences sociales plus ou moins diverses qui agissent sur son habitus. L'habitus n'entraîne pas *mécaniquement* des conduites identiques, mais plutôt des *tendances* à certaines conduites. En langage sociologique, nous dirons que l'habitus d'un agent social est une *variante* de l'habitus de la classe sociale à laquelle il appartient.

De plus, l'habitus, s'il tend à se reproduire quand l'agent social est confronté à des situations habituelles, est également capable d'*innover* face à des situations inédites. La rencontre avec des situations et des mœurs nouvelles, des milieux sociaux différents, peuvent être propices à des modifications profondes de nos manières de penser et d'agir. Dans ces situations, l'habitus génère chez l'agent social des "réponses spontanées" inadaptées, des "automatismes" en décalage." Cette inadaptation peut faire émerger chez l'agent social de profonds questionnements existentiels, le début d'un processus d'autonomisation, une prise de distance avec les pratiques et les pensées de son milieu social d'origine. Tant que nous n'avons pas rencontré de pratiques différentes des nôtres, nous avons tendance à penser que nos façons de parler ou de manger, de travailler ou de nous divertir, sont "évidentes", "normales".**

Notons qu'en psychologie sociale, on nomme les situations de décalage entre nos actes et nos pensées des "dissonances cognitives". C'est par exemple le cas des personnes confrontées dans leur travail à des pratiques heurtant leurs valeurs morales. Selon les situations, les agents sociaux résolvent différemment cette situation de "conflit intérieur". Ils peuvent "rationnaliser" la situation, c'est-à-dire se trouver des justifications pour accepter leur situation : « Si je démissionne, comment ferai-je pour payer mon loyer et les études de mes enfants ? », « Mes collègues font pareil. », « La situation n'est pas si grave. », etc. Ils peuvent également vivre des moments de déprime, tomber malade, effectuer une rupture (démission), chercher à

* Alain Accardo, *Introduction à une sociologie critique*, Agone, 2006.

** Ce mécanisme est à la base de nombreuses fictions. Que l'on songe au film *La vie n'est pas un long fleuve tranquille*, où un enfant issu d'un milieu populaire se retrouve propulsé du jour au lendemain dans une famille bourgeoise.

*** Notons que les mouvements sociaux peuvent constituer des moments importants dans ce bouleversement des habitus, dans la mesure où ils créent entre les agents sociaux des situations et des rencontres "extra-ordinaires".

2. La distinction sociale

En règle générale, les agents sociaux cherchent à acquérir une identité positive d'eux-mêmes, c'est-à-dire une image positive de leur vie, de leurs actions, du sens de leur existence. Cette dynamique sociale est baptisée la *stratégie de distinction*.

Cette identité positive n'est possible que si elle est reconnue par les autres agents sociaux, en particulier par les jugements qu'ils portent les uns envers les autres. Ces jugements sont eux-mêmes conditionnés par les normes sociales dominantes : certains gestes, comportements ou mots sont considérés comme distingués, d'autres vulgaires, certains élégants, d'autres maladroits, etc. Cette frontière entre ce qui est considéré comme des actes plutôt "positifs" et des actes plutôt "négatifs" dépend non seulement de l'opinion des agents sociaux, mais également des institutions sociales (l'école, l'État, les Églises, les entreprises, les médias...). Celles-ci distribuent en effet des distinctions socialement positives ou négatives, à travers des diplômes, des lois, des réglementations, des rites. Par exemple, les distinctions entre diplômé/non-diplômé, marié/célibataire, salarie/chômeur, religieux/laïc, homme/femme, jeune/vieux, fou/sain d'esprit, adulte/enfant sont des distinctions sociales produites ou entretenues par des institutions. Ces distinctions ont de grandes conséquences dans la vie d'un agent social : ce qu'il se sent le droit de faire ou non, l'image qu'il a de sa vie, ses possibilités d'accès aux biens économiques et aux relations sociales, etc. Dans ces conditions, les agents sociaux, qu'ils en aient conscience ou non, s'efforcent d'acquérir les "étiquettes sociales" qu'ils considèrent comme les plus prestigieuses et les plus valorisantes vis-à-vis des autres agents sociaux et des institutions.

Bien sûr, les jugements sociaux sont très relatifs. Une position sociale donnée peut vous faire haïr ou admirer selon les lieux, les circonstances et les agents sociaux. Dans une société donnée, il n'y a en effet pas une mais des cultures (nous y reviendrons dans le chapitre consacré aux classes sociales). Mais certaines actions, comportements et styles de vie sont davantage reconnus que d'autres. Ainsi, pour la majorité des agents sociaux, porter des vêtements à la mode est mieux vu que porter des vêtements rapiécés ; voyager dans des pays exotiques est mieux vu que faire du vélo itinérant dans la Creuse ; avoir un téléphone portable à la mode est mieux vu que ne pas avoir de portable du tout ; vivre dans une villa est socialement plus valorisant que vivre en HLM ; avoir un travail est mieux vu qu'être chômeur ; être homosexuel est mieux vu qu'être homosexuel, etc.

Nous appellerons *culture dominante* l'ensemble des pratiques et styles de vie qui sont considérés comme socialement positifs par la majorité des agents sociaux et des institutions. En général, cette culture dominante est celle de la *classe dominante* (nous expliciterons ce concept de classe sociale ultérieurement).

Les stratégies de distinction sociale se manifestent en tout groupe, en tout lieu, même entre les agents sociaux présentant apparemment des styles de vie très proches. Tout l'art de la distinction sociale consiste justement à alimenter à la fois un sentiment d'appartenance à un même milieu social, tout en affirmant des différences, aussi minimes soient-elles. Les agents sociaux réalisent des compromis entre le *principe de conformité* et le *principe de distinction sociale*.



Les stratégies de distinction sociale ne poursuivent pas seulement des buts identitaires. Elles témoignent également d'intérêts économiques et politiques sous-jacents, c'est-à-dire la possibilité pour un groupe d'agents sociaux de s'assurer une plus grande ou une meilleure part des ressources matérielles et symboliques. En témoigne le rapport aux notions de virilité et de féminité. Dans notre société, est en général qualifié de *viril* tout ce qui connote la force physique, la confiance en soi ou l'aisance verbale, et *féminin* tout ce qui a trait aux qualités ménagères, à la maternité, à la sensibilité, aux qualités d'écoute et à la séduction. De ces stéréotypes découlent des jugements sociaux très marqués, c'est-à-dire la possibilité ou l'impossibilité pour un homme ou une femme d'acquiescer une identité sociale positive. C'est ainsi qu'un agent social de sexe féminin présentant des comportements considérés comme "non féminins" (cheveux courts, pantalon, lesbianisme...) sera la plupart du temps sujet de méfiances, de reproches voire de vexations.

Si ces stéréotypes sont si puissants, c'est parce qu'ils traduisent des intérêts. Ils permettent de justifier les inégalités hommes/femmes au travail, dans la répartition des tâches domestiques, dans l'éducation des enfants, dans les relations amoureuses, etc. Le même raisonnement pourrait être développé concernant les jugements portés à l'égard des "juifs", des "athées", des "fous", des "enfants", des "ouvriers", des "gîtans", des "noirs", des "arabes", des "homosexuels", etc.

L'une des études majeures de Pierre Bourdieu, exposée dans l'ouvrage *La distinction* (1979), décrit combien les agents sociaux occupant des positions sociales proches présentent majoritairement des goûts, des préjugés, des modes de consommation et des opinions politiques proches : leurs habits sont similaires. Par exemple, les pratiques sportives des ouvriers ont tendance à se ressembler entre elles, et diffèrent de celles des cadres industriels. Pourtant, n'importe qui peut, en théorie, pratiquer n'importe quel sport. Nous sommes bien là face à une logique sociale spécifique.

Cette situation s'explique en partie par l'importance de l'éducation : les actions pédagogiques les plus décisives sont celles que nous avons subies pendant notre enfance. Or le type d'éducation reçu dépend de la position sociale des familles. De plus, les conditions de vie des agents sociaux occupant des positions sociales similaires se ressemblent : « *Tout membre de la même classe sociale a des chances plus grandes que n'importe quel membre d'une autre classe de s'être trouvé confronté aux situations les plus fréquentes pour les membres de cette classe.* » En langage sociologique, nous dirons qu'un ensemble d'agents sociaux placés dans des conditions d'existence homogène développe des conditionnements propices à engendrer des pratiques semblables. Dans ces conditions, l'habitus désigne des manières d'être, de penser et de faire communes à plusieurs personnes de même origine sociale, issues de l'incorporation inconsciente des normes et pratiques véhiculées par le groupe d'appartenance.

2. L'habitus, facteur de reproduction sociale

Dans *La distinction*, Pierre Bourdieu décrit combien les agents sociaux tendent à reproduire, par leurs actes et leurs pensées, les rapports sociaux existant au moment de leur apprentissage. Quand, dans une certaine situation, un agent social a appris à réagir de telle ou telle manière, la probabilité est assez grande pour qu'il se comporte d'une façon similaire dans une autre situation. Autrement dit, les dispositions acquises au fur et à mesure de notre existence -notre habitus- conditionnent inconsciemment l'acquisition de nouvelles dispositions.

En conséquence, l'habitus d'un agent social tend à le mettre à l'abri des crises et des remises en question, en lui assurant un milieu auquel il est aussi pré-adapté que possible, c'est à dire un univers relativement constant et "psychiquement" confortable. Cette tendance s'exprime, de manière essentiellement inconsciente, par une sélection des informations auxquelles s'intéresse l'agent social, en rejetant, même en cas d'exposition fortuite ou forcée, les informations capables de remettre en question son mode de vie. Cela se traduit par une sélection des personnes et des lieux que fréquente l'agent social, mais également des médias auxquels il s'intéresse. " Les agents sociaux « évitent les lieux, les sujets, les interlocuteurs dont ils n'ont pas une pratique familière, pour lesquels ils ne se sentent aucune affinité, etc. Ces micro-démarches spontanément orientées sont la menue monnaie du maintien de

* Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, éditions de Minuit, 1980.

** Ce mécanisme explique la relative stabilité du lectorat des journaux, dépendant des positions sociales.

IV Le concept d'habitus

Je n'ai jamais cessé de m'étonner [devant] le fait que l'ordre du monde tel qu'il est, avec ses sens uniques et ses sens interdits, au sens propre ou au sens figuré, ses obligations et ses sanctions, soit *grosso modo* respecté, qu'il n'y ait pas davantage de transgressions ou de subversions, de délits et de "folies" [...] ; ou, plus surprenant encore, que l'ordre établi, avec ses rapports de domination, ses droits et ses passe-droits, ses privilèges et ses injustices, se perpétue en définitive aussi facilement, mis à part quelques accidents historiques, et que les conditions d'existence les plus intolérables puissent si souvent apparaître comme acceptables et même naturelles.

Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Seuil, 1998, p.7

Quelle est la part de conscient et d'inconscient dans les stratégies de reproduction sociale des agents sociaux ? Sommes-nous des sortes de "marionnettes" absolument déterminées par notre éducation, notre milieu social, notre histoire ? Quelle est notre marge de libre-arbitre ? La présentation du concept d'*habitus* va nous permettre d'approfondir ces questions essentielles.

I. L'habitus, reflet d'une classe sociale

Pourquoi chaque agent social présente-t-il tel type de personnalité, tels goûts, telles façons d'agir et de penser, telles croyances, telles pratiques sexuelles ou vestimentaires ?

Toutes ces dispositions ne sont pas innées. Elles sont acquises par l'agent social au fur et à mesure de sa socialisation, par son éducation familiale, ses expériences, ses rencontres, son milieu scolaire et social. Dès sa prime enfance, chaque agent social apprend à se familiariser avec l'imaginaire et les habitudes de son entourage. Il développe un certain nombre d'automatismes sur sa manière de manger, de s'habiller, de parler, etc. « *Il y a ainsi une foule innombrable de choses que nous savons faire parce que nous avons appris à les faire, et au sujet desquelles nous n'avons jamais eu à nous interroger. Pourquoi faire ceci plutôt que cela, plutôt que rien du tout, pourquoi le faire ainsi et pas autrement, comment pourrait-on faire autrement, etc. ? Ces questions ne nous ont jamais effleurés. Et on le comprend bien. S'il fallait en effet réfléchir au moindre de nos actes, à la moindre parole, à la moindre réaction, nous serions bien embarrassés et bien limités dans nos comportements.* » Nous appellerons *habitus primaire* l'ensemble de ces dispositions acquises et intériorisées par l'agent social au plus profond de son être, et qui seront les plus durables, les plus stables.

* Alain Accardo, *Introduction à une sociologie critique*, Agone, 2006.

La démarche scientifique de la sociologie critique

La sociologie critique s'efforce de relier les causes des pratiques humaines au fonctionnement des structures sociales, réfutant ainsi les explications faisant appel à des causes "naturelles", surnaturelles ou transcendantales. Elle se conçoit comme une science sociale dans la mesure où il s'agit d'élaborer et de mettre à l'épreuve des concepts théoriques à partir d'observations sociologiques, en suivant un mode opératoire le plus scientifique possible, c'est-à-dire en établissant sur les faits sociaux un ensemble de propositions empiriquement vérifiables et toujours soumises à réfutation. L'un des objectifs de cette sociologie est de mettre à jour les "lois sociales", les déterminismes sociaux pesant sur les sociétés humaines, un peu comme la gravitation régit le monde physique.

Dans cette brochure, nous tentons simplement d'esquisser les grandes lignes de quelques concepts (la reproduction sociale, la distinction sociale, l'inégalité de répartition en capitaux, la socialisation...) dont l'objectif est de mieux comprendre, expliquer et prévoir l'activité sociale, son déroulement et ses effets. Cependant, à mi-chemin de cet exposé, vous partagez peut-être le sentiment que ces descriptions sociologiques sont trop théoriques et trop peu reliées à la réalité. Pour illustrer plus concrètement les études menées par la sociologie critique, penchons-nous sur un cas précis : la place de l'école dans la dynamique sociale.

Ces jugements, qui ont cours aujourd'hui ou qui ont eu cours à d'autres époques, transforment des différences de fait (couleur de peau, sexe, tradition, âge...) n'impliquant aucune supériorité, en différences de *nature*, de *valeur*, impliquant des "inférieurs", des "anormaux", des "êtres contre nature" qu'il convient de diriger, de soumettre, voire d'éliminer. Le naturalisme est le ferment du racisme, de l'ethnisme, du sexisme, de l'élitisme, de l'âgisme, bref de toutes les formes de ségrégation sociale prétendument liées à un ordre biologique.

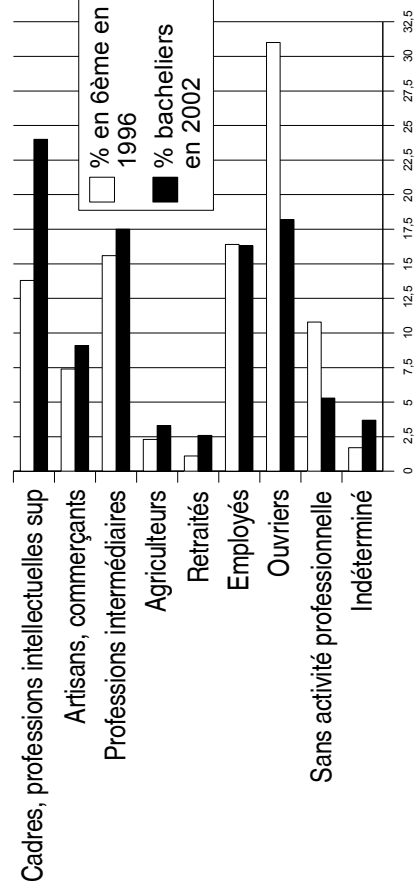
* sur la méthodologie sociologique et scientifique de Pierre Bourdieu, cf. *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Pierre Bourdieu, Seuil, 2000.

3. Exemple : l'école et la reproduction sociale

Si l'école avait officiellement pour but de frapper d'échec scolaire les enfants provenant de milieux sociaux faiblement dotés en capitaux économiques et culturels, les enseignants s'insurgeraient. Pourtant, l'examen des statistiques montre que le système scolaire réalise cet objectif, mais sans le dire.

Officiellement, les institutions scolaires de la République française sont fondées sur le principe d'égalité des chances : tous les enfants doivent être traités sur un plan d'égalité, quelle que soit leur origine sociale. Dans ces conditions, comment expliquer les différences de réussite entre les élèves ? Les explications avancées font généralement appel à l'*idéologie du Don* (certains enfants seraient plus doués que d'autres) et de la *méritocratie* (les diplômés seraient la récompense de l'assiduité au travail). Selon ces explications, les inégalités scolaires refléteraient les inégalités d'aptitudes des enfants, innées et indépendantes du milieu social d'origine.

L'examen des statistiques montre une toute autre réalité. Un seul exemple : si nous comparons les pourcentages d'étudiants admis au baccalauréat en 2002 à leur part au sein des élèves de 6ème en 1996, nous constatons que les enfants de cadres représentaient 13,8% des élèves de 6ème mais constituaient 24% des admis au baccalauréat toutes séries confondues, et 40,2% des admis au baccalauréat S. Dans le même temps, les enfants d'ouvriers, qui représentaient 31% des élèves de 6ème, ne représentaient plus que 18,2% des admis aux baccalauréats et 11,4% des admis au baccalauréat S. Autrement dit, les fils de cadres ont environ 3 fois plus de probabilité que les ouvriers d'avoir leur Bac et 8 fois plus d'obtenir un bac S.



Source : Éducation Nationale, repris par l'observatoire des inégalités, www.inegalites.fr

3. Les classes moyennes

Cette classe regroupe les agents sociaux occupant des positions sociales intermédiaires : employés, cadres moyens du privé, techniciens, instituteurs, travailleurs indépendants, artisans et commerçants... Leurs pratiques et leur imaginaire sont marqués par une volonté d'ascension sociale, ce qui se traduit par une importante mobilité dans leurs positions sociales.

Contrairement aux classes dominantes et dominées, les classes moyennes ont généralement peu d'enfants, afin de concentrer les moyens dont elles disposent pour se rapprocher des classes dominantes. Elles tentent d'imiter le style de vie des dominants, à travers la consommation de tout ce qui donne l'apparence du luxe. Cependant, dès qu'une pratique "élitiste" se diffuse, elle perd une partie de son pouvoir distinctif et une autre apparaît réservée aux classes dominantes. Ainsi, la "démocratisation" de la pratique du tennis s'est accompagnée d'une désaffectation de ce sport par les classes dominantes. La mode est une autre illustration spectaculaire de cette course-poursuite sociale.

En général, les classes moyennes respectent l'ordre établi. C'est grâce à elles que se perpétuent les conditions économiques et sociales de la domination : par leurs travaux et leurs modes de consommation, les classes moyennes contribuent activement à l'encadrement des dominés et au pouvoir des dominants. Bien sûr, ce rôle est ambivalent : les classes moyennes ont des velléités contestataires. Mais il s'agit généralement d'une opposition *dans* le système social plutôt qu'une opposition *au* système social. Par exemple, les classes moyennes ne se mobilisent contre les inégalités économiques que lorsqu'elles les subissent.

Seule une petite fraction des classes moyennes développe une vision critique de l'ordre social. Cette minorité conteste radicalement l'ordre établi et s'attache à dévoiler les racines de l'ordre social, en optant la plupart du temps pour des positions anticapitalistes et révolutionnaires. Ces opposants peinent cependant à mobiliser l'ensemble des dominés, sauf à certains moments de l'histoire, riches de changements importants dans l'organisation sociale. Ces révoltes peuvent prendre la forme de lutte pour le pouvoir, mais il s'agit surtout de luttes culturelles : diffuser d'autres manières de percevoir le monde, d'autres pratiques, d'autres opinions que celles de la culture dominante. Bien entendu, ces oppositions sont en général très durement réprimées par les classes dominantes.

* La publicité ne s'y trompe pas. Les classes moyennes sont des recrues de choix pour tous les marchands de rêve d'ascension sociale : les voyages exotiques « pour vivre la vie de star », les petites voitures « qui ont tout d'une grande », les cuisines « imitation marbre », le moussoux « qui ressemble à du champagne », la télévision « qui fait entrer le cinéma dans votre salon »... (cf. brochure *Pub : la conquête de notre imaginaire*, Les Renseignements Généraux).

** En France, la Révolution de Paris en 1871, Le Front populaire en 1936, les émeutes de 1968, etc.

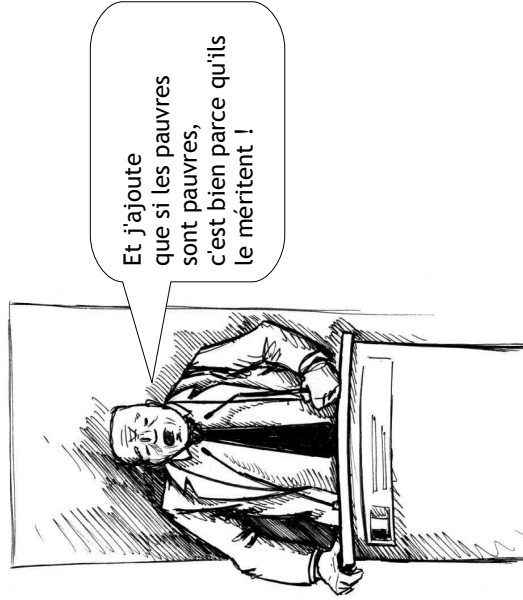
*** De multiples institutions françaises visent à contenir et contrôler les agents sociaux subversifs : Renseignements Généraux, DST, DGSE... (cf. *Place Beauvau, la face cachée de la police*, Recasens, Labbé, Décugis, éd. Laffont, 2006).

2. Les classes dominées

Il s'agit des classes dites "populaires", celles qui détiennent un faible volume de capital dans tous les domaines de la vie sociale. Ces agents sociaux sont soumis à la nécessité économique, leur énergie étant consacrée le plus souvent à la lutte pour leur survie. Ils ont généralement plus d'enfants que la moyenne nationale, et, comme les classes dominantes, présentent un fort taux de reproduction sociale.*

Leurs ambitions sont la plupart du temps modestes. Les agents sociaux des classes dominées sont surtout préoccupés par le fait de répondre aux besoins de base : être en bonne santé, manger à leur faim, se loger décentement. « *Les agents des classes populaires s'interdisent spontanément ce qui leur serait de toute façon refusé socialement.* »** D'une certaine manière, ils refusent ce que le système social leur refuse et ne se proposent "raisonnablement" d'obtenir que ce que leurs positions dans les hiérarchies les autorisent à espérer. Cette acceptation est alimentée par la peur de la détresse matérielle, par les sanctions et humiliations que subissent les agents sociaux transgressant l'ordre établi, et par le travail idéologique des classes dominantes, consistant à faire comprendre aux classes dominées qu'elles sont inférieures intellectuellement et moralement. « *Le comble de la dépossession, c'est d'être aussi dépossédé de la capacité de réfléchir à la dépossession dont on est victime et de ne pas pouvoir prendre conscience qu'il est possible de se battre pour mettre fin à cette dépossession.* » Ainsi les classes dominées participent, sans le savoir et sans le vouloir, à leur propre domination.

L'histoire est pourtant riche d'émeutes et de révoltes contre les dominants. Mais, le plus souvent, ces flambées de violence ne contestent pas la domination dans son principe même, elles ne s'inscrivent pas dans une stratégie de conquête du pouvoir ou de renversement du système social. Les classes dominées se révoltent surtout quand leur survie est menacée : « *Ce sont des réactions sans projet et sans lendemain à un excès d'oppression.* »*



Plus le niveau d'études est élevé, plus ces mécanismes d'inégalités sociales sont flagrants. Ainsi, en 2003, les classes préparatoires des Grandes Écoles comprenaient 54% d'enfants de cadres supérieurs ou d'enseignants, 15% d'enfants d'ouvriers et d'employés, 1.5% d'enfants issus de classes populaires.

Que signifient ces statistiques ? Que les enfants issus de milieux dits "favorisés" sont, par nature, plus intelligents et plus travailleurs que les enfants des milieux dits "populaires" ? « *Que les enfants des classes supérieures auraient le chromosome de l'E.N.A. et les enfants des classes populaires la glande du C.A.P. de soudeur ?* »*

Pour expliquer le meilleur taux de réussite scolaire des enfants issus de familles aisées, les pistes sont multiples. Grâce au capital culturel hérité de leur famille, ces enfants sont mieux adaptés aux demandes du système scolaire et au langage utilisé par les enseignants. Ils bénéficient d'un meilleur suivi de leur travail scolaire de la part de leurs parents. Ils participent davantage à des activités culturelles hors de l'école (musées, lectures, instrument de musique...). Ils maîtrisent un langage adapté aux exigences des professeurs. Enfin, les familles aisées connaissent mieux les filières ou les établissements "côtés", leur capital économique leur permettant de financer d'éventuels cours complémentaires, voire des écoles privées.**

Au final, force est de constater que les principales conditions de la réussite scolaire sont les critères sociaux. En langage sociologique, nous dirons que la hiérarchie scolaire est avant tout une hiérarchie sociale masquée par l'idéologie du don et de la méritocratie. Dans ces conditions, l'école peut être perçue comme l'un des outils majeurs de reproduction des inégalités sociales. Elle permet aux agents sociaux occupant des positions sociales dominantes "d'investir" leur capital culturel et économique pour accéder à des diplômes élevés, l'une des conditions pour maintenir une position sociale dominante. Parallèlement, les enfants issus de milieux populaires perçoivent la plupart du temps leur échec scolaire comme la preuve de leur manque de capacités intellectuelles ou de motivation, non comme la conséquence d'une institution scolaire injuste. Cette illusion d'optique contribue à renforcer la légitimation des "élites", perçues comme les plus compétentes, les plus "intelligentes", les plus talentueuses, les plus travailleuses.

Pour toutes ces raisons, le système scolaire n'est pas un instrument d'émancipation massive et généralisée, mais un outil de maintien de l'ordre établi. Il renforce également l'idéologie naturaliste, selon laquelle les inégalités sociales ne seraient que le reflet d'inégalités naturelles.

* Alain Accardo, *Introduction à une sociologie critique*, Agone, 2006.

** Ces mécanismes sont décrits de manière plus précise dans quatre ouvrages de Pierre Bourdieu : *Les héritiers* (1964), *La reproduction* (1970), *Homo academicus* (1984) et *La noblesse d'État* (1989). Sur ce thème, nous vous conseillons également *Une société sans école* d'Ivan Illich (1971) et *Insoumission à l'école obligatoire* de Catherine Baker (1985).

* Pour de plus amples descriptions, lire *La misère du monde*, Pierre Bourdieu, Seuil, 1993

** Alain Accardo, *Introduction à une sociologie critique*, Agone, 2006.

III Les classes sociales

Le concept de *classe sociale* désigne l'ensemble des agents sociaux occupant des positions sociales similaires. *Grosso modo*, la sociologie critique distingue trois classes sociales ; les *classes dominantes*, qui regroupent les agents sociaux à fort volume de capital ; les *classes dominées*, à faible volume de capital ; les *classes moyennes*, regroupant les agents sociaux occupant des positions sociales intermédiaires. Chaque classe sociale peut elle-même être subdivisée en *fractions sociales*, suivant la part des agents sociaux en capital économique et culturel, leur profession, leur religion, leur appartenance politique, ou encore le sentiment qu'ils ont d'appartenir à une même classe sociale. Nous ne rentrerons pas dans le détail dans le cadre de cet exposé. Néanmoins, nous vous proposons un rapide survol de quelques traits dominants de chaque classe sociale.* Attention, cet exercice mérite d'amples nuances que nous ne pouvons développer ici.

1. Les classes dominantes

Par *classe dominante*, nous désignons les agents sociaux fortement dotés en capitaux et caractérisés par un taux élevé de reproduction sociale (c'est-à-dire que les enfants issus de classes dominantes se maintiennent généralement dans cette classe sociale une fois adultes). Plus leur position sociale est élevée, plus ces agents sociaux sont favorables au maintien et à la reproduction de l'ordre établi. Ils contrôlent ou exercent une influence prédominante sur les institutions de socialisation (l'école, les médias, la publicité, les organisations religieuses...) et sur les instances de pouvoir politique et économique (l'Etat, l'Armée, les multinationales...). Par conséquent, les classes dominantes ont une très grande influence sur les représentations sociales de la population.

Pour préserver l'ordre établi, les classes dominantes exercent sur la société des contraintes *objectives*, à travers un arsenal de lois, de codes, de sanctions, d'institutions (Armée, police, Justice...). Mais elles exercent également des contraintes *subjectives*, à travers un intense travail idéologique qui consiste à entretenir le respect de l'ordre établi et des normes sociales. Il s'agit notamment de faire reconnaître à l'ensemble de la population les bienfaits de la classe dominante, combien celle-ci sert l'intérêt général. Autrement dit, il s'agit de substituer au maximum à la violence physique (répressions, lois, tribunaux) une violence *symbolique*, socialement plus acceptable. « *Il est toujours possible de contraindre une masse d'agents sociaux à l'obéissance en recourant à une répression plus ou moins féroce. Mais un système fonctionnant uniquement à la coercition ne serait pas viable* »

* Pour plus de détails, cf. bibliographie. Pour une analyse proche, voir les travaux de l'historien Fernand Braudel, résumés dans *La maison-monde*, François-Xavier Veischave, Charles Léopold Mayer, 2004. Sur les mœurs des classes dominantes, lire aussi *Sociologie de la bourgeoisie*, Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, La découverte, 2000.

*longtemps. Pour éviter d'avoir à casser continuellement des têtes, il vaut mieux façonner durablement les corps et "l'esprit" qui les habite. Pour la longévité d'un système, il faut impérativement que ceux qui le font fonctionner soient disposés à le faire de leur plein gré, au moins pour l'essentiel. Et plus leur adhésion est spontanée, moins ils ont besoin de réfléchir pour obéir, mieux le système se porte. »**

L'une des stratégies des classes dominantes consiste à enfermer les dominés dans des visions dévalorisantes d'eux-mêmes, faire en sorte que ces derniers soient convaincus du fait que chaque agent social occupe la position sociale qu'il mérite et que la relation dominants/dominés est nécessaire. Dans les sociétés non industrielles, la nécessité de respecter l'ordre établi était souvent justifiée par des notions religieuses. Dans les sociétés industrielles, les classes dominantes font davantage appel à des notions comme la Nation, la République, la Liberté, l'Ordre, la Croissance, l'Emploi, etc. Il s'agit d'œuvrer pour que les classes dominantes et dominées partagent la même conviction que tout est en ordre parce qu'elles partagent le même système de représentations. Pour véhiculer cette violence symbolique, le contrôle de l'industrie médiatique (télévision, radio, presse, édition) est de la plus haute importance.**

« *N'en tirons pas la conclusion que le travail idéologique de légitimation a pour finalité expresse et exclusive d'assurer le consentement des dominés. Ce serait un contre-sens. Les dominants ont en effet tout autant besoin que les dominés de racrocher leur existence à des croyances et des valeurs, et de justifier rationnellement leur pouvoir. Ils sont les premiers à croire à la vérité de leurs propres arguments. »* Les agents sociaux des classes dominantes sont généralement convaincus de mériter leur position sociale. Ils se sentent souvent porteurs de propriétés exceptionnelles, de dons, de talents, de charismes, de capacité d'efforts qui les placent au-dessus du plus grand nombre. Ils cultivent l'art de la distinction sociale, privilégiant les goûts de luxe ou les activités culturelles distinguées. La culture est l'instrument qui leur permet d'affirmer leur excellence et de légitimer leur position sociale. Cependant, plus les agents sociaux occupent une position dominante, plus ils sont discrets, sobres, sans besoin de faire étalage de leur puissance. Ils possèdent une tranquille assurance, se percevant comme exemplaires. Pour maintenir leur domination, ils n'hésitent cependant pas à transgresser les règles que par ailleurs ils proclament.***

Notons que le concept de *classe sociale* est lié à celui de *distinction sociale*. Les agents sociaux occupant des positions sociales proches tendent à adopter des stratégies de distinction et de reproduction sociale similaires. Un dirigeant d'entreprise soucieux de maintenir sa position dominante partage vraisemblablement ce souci avec des milliers d'autres, avec lesquels ils vont développer des stratégies et des organisations communes (syndicats, lobbysings, forum de Davos, OMC, FMI...), d'où la notion de *classe sociale*.

* Alain Accardo, *Introduction à une sociologie critique*, Agone, 2006.

** cf. brochure *Réinventer les médias*, Les Enseignements Généreux.

*** La politique de la France en Afrique peut être perçue sous cet angle (cf. brochure *Que fait la France en Afrique ?* Les Rens. Généreux).